

Mon testament

Autor(en): **Catalan, Mériel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 26

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179898>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il arrive à Versailles, et se présente dans l'antichambre.

— Monsieur, lui demanda l'officier chargé d'introduire les solliciteurs, avez-vous une lettre d'audience ?

— Une lettre d'audience ? Je n'en ai pas besoin. Je suis assez ami du roi, Dieu merci, pour m'en passer. Allez lui dire que c'est Jean-Bart qui demande à lui parler et cela suffira.

— Pardon, reprit l'officier, du moment que vous n'avez pas de lettre d'audience, vous ne pouvez être annoncé.

— Je n'en ai pas besoin. Je m'annoncerai tout seul.

Et il s'avança vers la porte d'entrée.

— On ne passe pas, dit le mousquetaire en faction en présentant la pointe de son épée.

— Est-ce la consigne ? dit Jean-Bart.

— C'est la consigne.

— Alors je la respecte.

Il recule de quelques pas, s'adosse à une fenêtre, tire une énorme pipe de sa poche, la bourre, bat le briquet et allume.

Les courtisans le regardaient stupéfaits de tant d'audace.

— Monsieur, dit l'officier, je vous ferai remarquer qu'on ne fume pas dans l'antichambre du roi.

— Eh bien ne m'y faites pas attendre, moi je fume toujours quand j'attends.

— Monsieur, je vais être obligé de vous mettre à la porte.

— Avant que j'aie parlé au roi ? Sacrebleu, je voudrais bien voir cela.

Jean-Bart était solide et puis on savait que le roi l'estimait beaucoup. Or de deux maux choisissant le moindre, l'officier alla trouver le roi.

— Sire, il y a dans votre antichambre un officier de marine qui fume et qui nous défie de le faire sortir.

Louis XIV s'écria de suite :

— Je suis sûr que c'est Jean-Bart !

L'officier répondit affirmativement.

— Qu'on le fasse entrer, dit le roi, dès qu'il aura fini sa pipe.

Jean-Bart était arrivé à son but ; il ne finit pas sa pipe, la jeta dans la cheminée et s'élança dans le cabinet du roi.

Après avoir été complimenté par celui-ci sur sa récente victoire sur les Anglais, il présenta sa requête avec toute l'éloquence que lui donnait l'amitié fraternelle qu'il portait à Keyser. Le roi hésitait ; mais Jean-Bart pria, supplia, jura tant, que le roi fut vaincu.

— Jean-Bart, dit Louis XIV, je vous accorde ce que j'ai refusé à Tourville.

— Sire, répondit le marin, mon père, deux de mes frères, vingt autres membres de ma famille sont morts au service de Votre Majesté. Vous me donnez aujourd'hui la vie de mon matelot, je vous donne quittance pour celles des autres.

Et ivre de joie, pleurant comme un enfant, il sortit en criant à tue-tête : *Vive le roi.*

Arrivé dans l'antichambre, il fut entouré de tous

les courtisans qui voulaient faire la cour à un homme qui était resté près d'une heure en audience particulière avec le roi.

Pressé de questions, abasourdi par les compliments et ne sachant comment sortir de ce cercle vivant où il était renfermé, il profita de ce qu'un de ces messieurs lui demanda comment il était sorti du port de Dunkerque où la flotte anglaise l'avait bloqué.

— Vous désirez le savoir ? dit Jean-Bart, rien de plus simple. Vous allez voir. Vous êtes la flotte anglaise ; vous me bloquez et m'empêchez de sortir. Eh bien, vli ! vian ! piff ! paff ! voilà comme j'ai fait.

Et, à chaque exclamation, il allongea dans la foule un coup de pied et un coup de poing et s'ouvrit un passage vers la porte.

Arrivé là, il se retourne :

— Voilà, messieurs, comment je suis sorti du port de Dunkerque.

Et il sortit de l'antichambre du roi.

Mon testament.

Air. Caressons-nous, caressons-nous Lisette,
Pour endormir encore ce regret-là.

J'ai vu de près les choses de ce monde,
Comme on ne sait ni la vie ou la mort,
Je veux avant d'avoir fini ma ronde
De tous mes biens fixer ici le sort.
Je vais dicter dans la forme légale
Mon testament. Certes, je peux très bien,
Avoir un jour l'âme un peu libérale,
Puisque, vivant, ça ne me coûte rien.

Je lègue à Dieu ma pensée et mon âme ;
A ma moitié, mon cœur, mon souvenir ;
A mes enfants, de mon amour la flamme ;
A mes amis, la foi dans l'avenir ;
A mes marchands, mes traites acquittées ;
Reconnaissance à mes clients nombreux ;
A mon tailleur, mes nippes écourtées.
On ne peut pas être plus généreux.

Au travailleur, qui sait être économe,
De droit je lègue une campagne un jour ;
Mais à celui qui boirait un royaume,
Je lègue l'art d'avoir fait vite au four.
Au peuple encor courbé sous l'esclavage,
L'avènement de sainte liberté ;
A chaque bourg l'honneur d'avoir un sage,
Ciel ! je deviens prodigue, en vérité.

Je lègue à ceux qui détestent la vie,
Bonne espérance en un monde meilleur ;
A la beauté beaucoup de modestie ;
A femme laide un trésor de douceur,
A l'écrivain, une plume élégante ;
Au philosophe, un bonnet de pavots ;
Au publiciste une humeur endurente :
Comme Crésus, je fais de riches lots.

Après avoir pesé chaque parole,
J'écris ces legs sur mon pupitre noir,
Assis devant ma lampe de pétrole
Tout entouré du silence du soir.
Je n'ai plus rien à léguer sur la terre,
Que mon cercueil aux parois du tombeau ;
Malgré cela, pendant longtemps j'espère
Trinquer encore et chanter de nouveau.

Juillet 1866.

MERIL CATALAN.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.